



CULTURE



Le chevalier des lettres

Avec le sixième tome de son "roman de la langue", Philippe Barthelet continue sa grande exploration avec l'érudition, l'humour et le sens de la polémique qui le caractérisent.

A lors que son invité évoquait Vaugelas au cours d'une émission de radio, ne l'appelant que « M. de Vaugelas », le journaliste s'étonna de l'insistance à qualifier de "monsieur" un homme du passé. « Donner du monsieur à un mort,

c'est tout de même spécial », affirmait-il. « Je vous répondrai, cher monsieur, que M. de Vaugelas est toujours en face de moi », lui répondit Philippe Barthelet de sa petite voix. Peut-on dire plus simplement la présence vivante du passé? À ce moment-là, le journaliste

Philippe Barthelet. Une curiosité sans limites pour tout ce qui touche les français.

aperçut probablement une ombre dans un coin du studio; il ne revint pas sur ce "monsieur" et laissa son interlocuteur parler, et à travers lui ses fantômes et amis qui l'accompagnaient en effet, et à qui il demande régulièrement leur avis sur un point de grammaire, avant de se forger le sien.

Certes, Philippe Barthelet n'est pas académicien. Quand il trace le portrait de l'immortel grammairien de la première moitié du XVII^e siècle qu'est Vaugelas, on ne peut cependant s'empêcher d'y voir le sien. Un homme dont la langue est la grande passion, qui la veut bien vivante et qui tâche en toute simplicité d'en dégager le "bon usage éclairé".

Les lecteurs de *Valeurs actuelles* connaissent trop bien notre ami pour que l'on s'attarde à son portrait. Notons à destination de ceux qui nous rendraient une première visite que, si le sujet de la langue peut paraître intimidant, M. Barthelet n'a rien d'un ciste ou d'un pédant qui s'amuserait à briller à bon compte. Il n'a rien non plus du linguiste sévère, garde-chiourme d'une langue mécanique brandissant son sifflet lorsqu'on s'éloigne des chemins balisés. M. Barthelet scrute la langue en poète. Il part de la littérature, passe par la grammaire, arrive à la métaphysique. Car si la grammaire oblige, ce n'est que jusqu'à un certain point. Après vient la "haute grammaire" qui est le génie de la langue, un génie musical nous dit-il, et c'est à lui qu'il faut jurer fidélité, et à lui seul.

N'allons donc pas voir en Philippe Barthelet le défenseur du "bien-écrire", cette « invention d'instituteurs aux yeux de qui les écrivains sont des fournisseurs de dictées ». Écrire n'est rien d'autre que « l'art d'écarter les lieux communs ».

N'allons pas y voir non plus un démolisseur de la grande langue, bien sûr. « Eh oui, Malherbe est venu, s'agace-t-il face aux dénonciateurs de "l'esprit de Versailles": et nul plus que nous ne le déplore, révérence gardée au vieux maître, et ne regrette l'équarrissage, proprement la mise au carré, dont souffrit notre langue

au temps du Grand Roi. Mais enfin, il y a des manières peut-être plus productives de déjouer les canons et d'excéder le classicisme que de prôner le charabia ou le gargouillis. »

On jurerait du reste que cet amoureux de Montaigne et du Moyen Âge retrouve un peu de ce français d'avant Malherbe, cette langue charnelle, sauvage et frémissante, dans les dialectes moins dégrossis qui le charment aujourd'hui. L'alsacien, ses diminutifs de tendresse et ses 67 manières de nommer le colchique; le créole, qui conserve la grâce de l'ancienne langue « dans son vocabulaire, sa souplesse oratoire, et, surtout, la vivacité de ses images ». Il est vrai que là où le français demande un peu prosaïquement de regonfler des pneus de voiture, le créole, lui, décolle immédiatement dans le cosmique: « *Ba moins ti vent dans caoutchouc-là* », entendit un jour notre ethnologue dans un garage des îles, autrement dit: "Baïlle-moi un petit vent dans ce caoutchouc!"

La curiosité amusée de Barthelet, qui ne se départ jamais de cet esprit d'enfance cher à Bernanos, ne connaît pas de limites, elle qui explore les onomatopées (cette « grande utopie linguistique »), le nom des voitures, la littérature criminelle ou les derniers mots d'écrivains. Si, parmi ces derniers, certains soignent leur sortie, d'autres n'ont pas le temps de prendre la pose. « *Éteignez cette cigarette, nom de Dieu!* », disait Saki lorsqu'un obus tomba dans sa tranchée en 1916: « *Voilà qui nous réconcilierait presque avec la littérature* », en conclut un Barthelet ému par tant de spontanéité.

IL PART DE LA LITTÉRATURE, PASSE PAR LA GRAMMAIRE, ARRIVE À LA MÉTAPHYSIQUE.

LE BLASON DES GENDELETTRES

"Le narcissique à trompette est une fleur trop dédaignée. Il pourrait servir d'armes parlantes à la corporation des gendeleTTres (en un seul mot comme gendarme, selon Balzac). Se trouver beau et s'en savoir gré, au point d'en prendre à témoin l'univers: on voit que la nature fait bien les choses, et que la trompette est en effet l'indispensable instrument du narcissisme. Cet héliocentrisme ingénu, cette croyance que les autres mortels ne sont ici-bas que pour admirer et applaudir, était des plus répandus à la

Cour, et Mme de Maintenon s'en irritait fort. Sur ce point, les Grands ont pour successeurs les gendeleTTres: même s'ils n'ont d'autres titres que ceux de leurs livres, ils en font un cas formidable, le prétexte et l'argument de leur incessante pavane. Quant aux lecteurs de sang-froid, aux critiques modérément portés sur l'hyperbole, malheur à eux: on aura tôt fait de les récuser comme les suppôts de l'éternelle conspiration de la sottise et de l'envie."

Extrait de "Tulipes d'orange".

Quand il n'est pas en grande conversation avec Pierre Larousse, ce « *grand omniscient après Dieu* », notre érudit cultive son jardin (il ne porte pourtant pas Voltaire dans son cœur) et se débat avec ses débroussailluses qui tombent en panne. Sur son téléphone portable sont stockées des centaines de photographies de fleurs qu'il aime au moins autant que les mots. Le sixième volume de son "roman de la langue" porte d'ailleurs le nom de l'une d'elles, et ces "tulipes d'orange", qu'il emprunte à Henri Rochefort, disent tout de sa manière de pamphlétaire élégant — et doux, rêverait-on d'ajouter si l'on ne craignait l'oxymore.

« *Un homme politique français se reconnaît à ceci, qu'il ne parle jamais sa langue maternelle quand il est à l'étranger* », peste-t-il. On pourrait ajouter qu'une certaine directrice générale du FMI, lorsqu'elle était ministre de l'Économie, mettait un point d'honneur à ne parler qu'anglais, y compris avec ses plus proches collaborateurs pourtant tous français comme elle. Voilà ce qui est capable de faire perdre le sourire à notre chroniqueur que cette lâcheté et cette trahison révoltent. Tout comme le révolte le charabia connu sous le nom de langue de bois qui envahit progressivement la vie publique, et qui est finalement la raison d'être de ce nouveau "roman de la langue", sa réfutation et

son antidote. Car la langue n'est pas qu'un moyen de communication, ni même un plaisir d'érudit, c'est ce qui crée notre condition humaine, et le gage de notre liberté. On sait en effet depuis Orwell combien « *la relation entre les habitudes de pensée totalitaires et la corruption de la langue est un sujet important* », comme l'écrivain anglais le notait dans son journal dès 1946. Quelques années plus tard, dans 1984, il développera cette idée « *avec son essai terminal sur le novlangue, cette destruction planifiée du commun langage qui annonce le but véritable du totalitarisme: la liquidation des hommes [...]* en tant que tels ». « *Pour écrire dans un langage clair et vigoureux, il faut penser sans peur* », ajoutait Orwell. « *L'esprit de haine et de peur* » est justement l'un des noms que la liturgie donne au diable », conclut Barthelet. Massacrer la langue est plus qu'une faute de goût; le renoncement à l'espérance. ●

Olivier Maulin



"Tulipes d'orange", de Philippe Barthelet, Pierre-Guillaume de Roux, 256 pages, 25 €.